

Études littéraires africaines

Comptes rendus

- ALLIBERT (Claude), dir., *De quelques arts vivants de l'Océan Indien occidental*, Revue *Études Océan Indien*, (Paris : INALCO), n°37, 2006, 232 p. – ISBN 2-85831-16069
- ALLIBERT (Claude), dir., *Les Comoriens à Majunga, Histoire, migrations, émeutes*, Revue *Études Océan Indien*, (Paris : INALCO), n°38-39, 2007, 329 p. – ISBN 978-2-85831-161-3
- RABEARIVELO (Jean-Joseph), *Presque-Songes / Sari-Nofy*. Saint-Maur : Sépia ; Antananarivo : Tsipika, 2006, 127 p. – ISBN 978-2-84280-119-9
- RABEARIVELO (Jean-Joseph), *Traduit de la nuit / Nadika tamin'ny alina*. Saint-Maur : Sépia ; Antananarivo : Tsipika, 2007, 75 p. – ISBN 978-2842801250
- RABESAHALA (Gisèle), *Que vienne la liberté ! Ho tonga anie ny Fahafahana !*. La Réunion : Océan Éditions, coll. Histoire, 2006, 374 p. – ISBN 2-976533-04-04
- RAHARIMANANA, *Madagascar, 1947*. La Roque d'Anthéron : Vents d'ailleurs, 2007, 64 p. – ISBN 978-2-911412-49
- RADAODY-RALAROSY (René), *Zovy. 1947. Au coeur de l'insurrection malgache*. Saint-Maur : Sépia, 2007, 224 p. – ISBN 978-2-84280-121-2
- PAULHAN (Jean), *Lettres de Madagascar, 1907-1910*. Annotées par Laurence Ink. Paris : éd. Claire Paulhan, 2007, 534 p. – ISBN 2-91222-25-7

Dominique Ranaivoson



Numéro 23, 2007

Madagascar

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035453ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035453ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ranaivoson, D. (2007). Compte rendu de [Comptes rendus / ALLIBERT (Claude), dir., *De quelques arts vivants de l'Océan Indien occidental*, Revue *Études Océan Indien*, (Paris : INALCO), n°37, 2006, 232 p. – ISBN 2-85831-16069 / ALLIBERT (Claude), dir., *Les Comoriens à Majunga, Histoire, migrations, émeutes*, Revue *Études Océan Indien*, (Paris : INALCO), n°38-39, 2007, 329 p. – ISBN 978-2-85831-161-3 / RABEARIVELO (Jean-Joseph), *Presque-Songes / Sari-Nofy*. Saint-Maur : Sépia ; Antananarivo : Tsipika, 2006, 127 p. – ISBN 978-2-84280-119-9 / RABEARIVELO (Jean-Joseph), *Traduit de la nuit / Nadika tamin'ny alina*. Saint-Maur : Sépia ; Antananarivo : Tsipika, 2007, 75 p. – ISBN 978-2842801250 / RABESAHALA (Gisèle), *Que vienne la liberté ! Ho tonga anie ny Fahafahana !*. La Réunion : Océan Éditions, coll. Histoire, 2006, 374 p. – ISBN 2-976533-04-04 / RAHARIMANANA, *Madagascar, 1947*. La Roque d'Anthéron : Vents d'ailleurs, 2007, 64 p. – ISBN 978-2-911412-49 / RADAODY-RALAROSY (René), *Zovy. 1947. Au coeur de l'insurrection malgache*. Saint-Maur : Sépia, 2007, 224 p. – ISBN 978-2-84280-121-2 / PAULHAN (Jean), *Lettres de Madagascar, 1907-1910*. Annotées par Laurence Ink. Paris : éd. Claire Paulhan, 2007, 534 p. – ISBN 2-91222-25-7]. *Études littéraires africaines*, (23), 46–54. <https://doi.org/10.7202/1035453ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Bande dessinée

- RAMIANDRISOA-RATSILAVAKA (Alban), *Vato ambany Riana* [Histoires des crises politiques de 1896 à 2002]. Antananarivo : Soimanga, 2005, 84 p.
- RANARIVELO (Elisé), *Les Planches flottantes*. Antananarivo : Alizé éditeur-L'Express, 2001.
- RANDRIAMANANTENA (Didier), dir., *Mada Bédé, Tantara an-tsarin'ny Firenena malagasy* [Histoire de la nation malgache en images]. Antananarivo : chez l'auteur, 2000, non paginé.
- RANDRIAMANANTENA (Didier), dir., *Sary gasy* [Images malgaches]. Album collectif de dessinateurs malgaches. Antananarivo : compte d'auteur, 1999, 56 p.
- RAZAFINDRAINIBE (Anselme), *Retour d'Afrique*. La Réunion : Le Cri du Margouillat, 1999, 145 p.
- RAZAFY (Aimé), *Sans cible, comment s'en sortir ?*, Antananarivo : SME, 1993, 48 p.
- SOIMANGA (pour la Congrégation lazarisite), *Fahazavana vaovao. Ny fabatongavan'ireo misionera voalohany tany atsimo* [Lumière nouvelle. L'arrivée des premiers missionnaires dans le Sud]. Antananarivo : sans date (publication récente), 80 p.

COMPTES RENDUS

■ ALLIBERT (CLAUDE), DIR., *DE QUELQUES ARTS VIVANTS DE L'Océan INDIEN OCCIDENTAL*, REVUE *ÉTUDES Océan INDIEN*, (PARIS : INALCO), n°37, 2006, 232 p. - ISBN 2-85831-16069

La revue du CEROI (Centre d'Étude et de Recherche sur l'Océan Indien occidental), équipe de recherches de l'INALCO (Institut National des Langues et Civilisations Orientales), présente régulièrement des volumes thématiques qui rapprochent les îles et les disciplines, accordant néanmoins une plus large place à l'ethnologie, la linguistique ou l'histoire qu'à la littérature. Ce volume présente huit études sur des arts pratiqués dans cette zone, six consacrées à la musique seule, trois à la musique associée à la danse (le séga mauricien, la danse de possession dans le Sud malgache et les danses rituelles à Mayotte), une au cinéma et une aux perles. Six articles sur huit s'intéressent à Madagascar (dont un aux Comoriens de Majunga), un à Mayotte et un à Maurice. Les perspectives ethno-musicologiques analysent les contextes sociaux des musiques étudiées, les articles plus techniques décrivent longuement les instruments, leur évolution et leurs caractéristiques techniques (la *valiha* malgache, la vièle *antandroy*, les paroles de chants publiées en 1842 sur les côtes). Un inventaire non analytique de la production cinématographique malgache depuis 1910 aboutit à dénoncer un essoufflement "faute de structures institutionnelles et de stabilité politique" (p. 204). Enfin, une très riche et surprenante étude sur les anciennes traditions et les messages à travers les perles associe les données archéologiques et ethnologiques à une réflexion

sur la symbolique du corps et des pratiques sociales contemporaines. Ce volume est en fait surtout consacré à la musique malgache et à quelques-unes de ses formes nées des vicissitudes de l'histoire (le séga mauricien venant des esclaves, une part des rites de Mayotte, des rois du Nord).

■ ALLIBERT (CLAUDE), DIR., *LES COMORIENS À MAJUNGA, HISTOIRE, MIGRATIONS, ÉMEUTES*, REVUE *ÉTUDES Océan Indien*, (PARIS : INALCO), N°38-39, 2007, 329 p. - ISBN 978-2-85831-161-3.

Ce volume double traite uniquement d'une question très délicate à Madagascar : les conflits ouverts ou latents avec les immigrés comoriens. La proximité des îles et leur disparité de taille, de population et de civilisation ont engendré tout au long de l'histoire des rapprochements et des conflits, des échanges de personnes, de langues et de traditions. Le port de Majunga, situé en face des Comores, accueille au cours du XX^e siècle une importante communauté comorienne. Il fut aussi, en 1976, le lieu de très violents affrontements entre certains Malgaches (dits *Betsirebaka*) et les Comoriens, qui eurent pour conséquences près de 2000 morts comoriens, le départ de nombreux autres et un durable changement dans la société majungaise. Les trois longues études qui constituent cette riche enquête sont des mémoires soutenus à l'INALCO en 1989, 1992 et 1994 par un Comorien, une Malgache et une Réunionnaise. Ils traitent avec précision de l'histoire de l'implantation des Comoriens à Majunga, des contextes politique et économique qui ont précédé l'éclatement du conflit, de l'intégration des Comoriens à Madagascar, conjuguant les enquêtes de terrain dans les deux pays, les entretiens, les données culturelles, démographiques et historiques. Les faits sont décrits et analysés selon les différents points de vue, les auteurs avançant des hypothèses fondées sur les liens politiques entre les dirigeants, les liens économiques entre les communautés, les tensions entre les ethnies malgaches. À la suite de ces travaux, de nombreux entretiens avec des Comoriens, dont le ministre des Affaires étrangères de l'époque, permettent de comprendre la perception de ce douloureux épisode. Cet ensemble de voix, qualifié par le directeur de la revue, Claude Allibert, de "témoignage pluriel" (p. 8), éclaire cette histoire aussi sombre qu'enfouie dans la mémoire des seuls témoins des événements. En effet, tant à Madagascar qu'aux Comores, aucun gouvernement n'a, depuis 1976, donné d'éclaircissements ni effectué les démarches de dédommagement des victimes. Par ailleurs, des élans de colère sporadiques (*rotaka*) ont secoué Madagascar contre d'autres groupes, en particulier la communauté indienne. Seule une revue scientifique publiée à l'étranger pouvait analyser sereinement de telles questions dans le but affiché d'"écrire l'histoire" et de "prévenir des risques futurs" (p. 9 et 8).

■ RABEARIVELO (JEAN-JOSEPH), *PRESQUE-SONGES / SARI-NOFY*. SAINT-MAUR : SÉPIA ; ANTANANARIVO : TSIPIKA, 2006, 127 P. - ISBN 978-2-84280-119-9.

■ RABEARIVELO (JEAN-JOSEPH), *TRADUIT DE LA NUIT / NADIKA TAMIN'NY ALINA*. SAINT-MAUR : SÉPIA ; ANTANANARIVO : TSIPIKA, 2007, 75 P. - ISBN 978-2842801250.

Ces deux minces volumes, publiés à quelques mois d'intervalle et diffusés conjointement en France et à Madagascar, présentent deux recueils de poèmes du poète Jean-Joseph Rabearivelo (1901-1937), publiés à Tananarive par l'auteur en 1934 et 1935, puis en 1990 en France. Chacun présente une trentaine de poèmes développant le thème du rêve pour l'un, de la nuit pour l'autre, dans l'atmosphère de nostalgie feutrée propre à cette écriture qui se développe sur le mode mineur. La disposition du texte rend scrupuleusement compte de l'écriture bilingue, l'une et l'autre version étant présentées en juxtaposition. Le lecteur sera tenté de jouer à la traduction terme à terme, oubliant que Rabearivelo travaille davantage sur la musique des mots et le rythme du vers libre que sur une parfaite superposition sémantique. Il faut entendre la sonorité du malgache pour entrer complètement dans cette expérience de diglossie, reprise par d'autres depuis, et voir se dessiner une francophonie irriguée par les symbolistes français aussi bien que par les sonorités, les images et les traditions poétiques malgaches : "Tu peux choisir / entre les fruits de la saison parfumée ; / mais voici ce que je te propose : / deux mangues dodues / où tu pourras téter le soleil qui s'y est fondu" (*Presque-songs*, p. 31). Claire Riffard, jeune chercheuse française qui a eu accès aux manuscrits et qui est l'auteur d'une thèse sur l'écriture bilingue de Rabearivelo, présente les recueils de manière discrète par une préface et une bibliographie dans le premier volume, des repères biographiques dans le second. Elle parle de "forêt secrète des poèmes" (p. 3), replace dans le contexte esthétique colonial la trajectoire personnelle dramatique du poète qui a choisi de se suicider, évoquant ses lectures importées, les revues, l'attention portée à la musique des langues, mais n'insistant guère sur sa situation marginale. Cette poésie constamment habitée par le thème de la mort, du choix impossible et de l'amour de la terre rouge de l'Imerina natale, est égrenée comme la musique des lèvres "où surgissent des songses / irrésistibles au point de devenir des plaintes / et même des chants après !" (p. 93). Ces chants qui semblent conjuguer les registres et les lexiques sont "traduits de la nuit", celle qui assaille sans cesse le poète qui inscrit en épigraphe de *Traduit de la nuit*, dédié à trois amis décédés : "Interrogateurs désormais d'une nuit qui ne peut se traduire que par l'étonnement et l'angoisse de notre douleur". Ces deux recueils sont un indispensable viatique pour entrer doucement dans l'esthétique malgache.

■ **RABESAHALA (GISÈLE), *QUE VIENNE LA LIBERTÉ ! HO TONGA ANIE NY FAHAFAHANA ! LA RÉUNION : Océan Éditions, coll. Histoire, 2006, 374 p. - ISBN 2-976533-04-04***

Gisèle Rabesahala, figure majeure du pouvoir des années 1975-1991, publie à La Réunion un volume de mémoires sous le titre du mot d'ordre du Comité de Solidarité de Madagascar dont elle fut cofondatrice en 1950 et dont elle est toujours la responsable.

L'ouvrage, qualifié de “relation des faits marquants de ma vie militante” (p. 59), reprend les grandes moments choisis par l'auteur comme fondateurs de ses engagements. L'insurrection de 1947, les luttes contre le pouvoir du premier président Tsiranana, qualifié de “néocolonial”, la révolution de Didier Ratsiraka, la crise de 1991 sont les principales étapes analysées par cette infatigable militante “progressiste” (p. 72). Elle raconte ses débuts dans la CGT en 1948, le procès, la même année, des responsables MDRM (Mouvement Démocratique de la Rénovation Malgache) de l'insurrection de 1947, la fondation du “Comité de solidarité de Madagascar” qui ne cessa d'œuvrer au soutien des familles de prisonniers, à l'organisation de la défense de ceux-ci, à la communication avec l'étranger par le biais des réseaux communistes. Sa carrière politique prend une nouvelle envergure au sein du parti le plus radical dans sa lutte anti-française puis dans son alignement avec les membres du bloc communiste, l'AKFM (Parti du congrès pour l'indépendance de Madagascar), fondé en 1959 par le pasteur Richard Andriamanjato, son “compagnon de route” (p. 57). Ministre de la Culture et des Arts révolutionnaires du régime Ratsiraka dès 1977, Gisèle Rabesahala cite sans en analyser le contenu les conférences internationales, les sommets, les rencontres de femmes qui lui ont permis de sillonner le monde communiste. Elle témoigne de sa solidarité avec les “mouvements de libération” de tous les continents en insérant un cahier de photos qui la présentent aux côtés de Fidel Castro, de responsables soviétiques, vietnamiens, communistes français et réunionnais. Son vocabulaire exprime sa vision des relations internationales, avec d'un côté les “héros”, “militants formés dans la lutte anti-colonialiste”, les “patriotes”, de l'autre la “répression” coloniale puis les “errements” et les “méfaits perpétrés par le régime anticommuniste PSD” (Parti Social Démocrate) (p. 54).

Cet ouvrage a le grand intérêt de témoigner de la vision cohérente et continue d'une militante qui voit dans la chute du mur de Berlin “la fin de l'espoir” (p. 70), révèle et assume avec fierté les liens très étroits entre les pays de l’“ancienne communauté socialiste” (p. 63) – par exemple quand elle dit avoir débattu avec des “responsables du Parti Communiste Soviétique” (p. 52) –, dont les partis communistes français et réunionnais et les responsables malgaches promoteurs du discours nationaliste le plus radical. Si son analyse reste très sommaire et idéologique, elle permet de comprendre comment fut forgée et entretenue la passion militante de ces

années et comment celle-ci peut nourrir l'énergie durant toute une carrière en dépit de tous les changements de contexte. Le volume présente en annexe de nombreuses photos d'une exposition montée en 1997 par le Comité de solidarité de Madagascar pour le 50^e anniversaire du 29 mars, ainsi que divers documents, une directive aux évêques de Madagascar concernant le traitement des communistes de 1931 à 1957, des messages (Maurice Thorez), des listes de militants et des déclarations politiques récentes.

■ RAHARIMANANA, *MADAGASCAR, 1947*. LA ROQUE D'ANTHÉRON : VENTS D'AILLEURS, 2007, 64 p. - ISBN 978-2-911412-49.

Trois ans après son roman *Nour*, 1947, Raharimanana, romancier malgache, revisite en l'accentuant l'ambiguïté entre libre écriture et repères historiques dans ce texte écrit à la première personne. Publié à l'occasion du soixantième anniversaire du soulèvement de Madagascar en mars 1947, ce texte se présente comme un sursaut contre le silence et l'occultation : "Il appartient aux Malgaches et aux Africains d'effectuer leur travail de mémoire et de faire entendre leur propre parole" (p. 35). La photo de couverture, une villageoise entourée d'enfants en haillons, présuppose que l'ouvrage adopte une démarche historique sur un événement dont le titre donne la date sans le nommer. Celle-ci semble confirmée par la présentation, dans la deuxième moitié du volume, d'une série de 25 clichés issus du fonds d'archives de Charles Ravoajanahary (1917-1996). Mais le ton est violemment polémique dès l'introduction (non signée) qui parle de gouvernement "amnésique et corrompu" (p. 4), du photographe "opportunément" mort et du pays "laissé à l'abandon par ses élites". Le texte, d'une trentaine de pages, mêle des bribes de réflexion personnelle sur le rôle de l'histoire, le statut du colonisé ("ma mémoire demande des comptes à la « mère » patrie", p. 5) et la présentation de l'état actuel des recherches sur les événements de 1947. L'auteur se dit "pris au piège des mots" (p. 6) tels que liberté, insurrection, indépendance, pour participer à la transmission correcte de faits cachés ou orientés par des versions contrôlées par le pouvoir colonial. La violente charge est dirigée tour à tour contre "eux" qui "nous" ont écrasés, contre les mots en tant que signes d'une mise sous tutelle dont personne ne serait sorti, en particulier la science historique malgache ("le continent est pris au piège des mots", p. 9), contre tous ceux qui écrivent sur cette période, le Président malgache qui ne veut plus reprendre le sujet, les historiens français qui le reprennent méthodiquement, l'interprétation psychanalytique de 1950, l'enseignement qui n'en dit pas assez, contre la "barbarie" semée aujourd'hui en Afrique, la non-violence comme passivité. Ce pamphlet au ton tour à tour révolté ou ironique semble s'appuyer sur les photos d'époque. Or, celles de 1947 sont précédées sans aucune explication par des por-

traits de responsables d'un mouvement de 1896 (les *menalamba*), du syndicaliste Ralaimongo (1884-1943), des députés de 1939 et 1946. Les légendes des clichés de 1947 sont des plus vagues : “bruits de bottes, les forces en présence” quand il s'agit de l'armée française, “l'insurrection et la répression, dans les villages” devant un incendie ou des corps décharnés. On comprend que le ton sarcastique et le montage veulent dire “les plaies de la mémoire” en lançant un défi à l'interlocuteur pris à témoin (“regardons-nous”). Le texte ne dit rien de la parole politique surabondante depuis des décennies à Madagascar, ni des historiens déjà au travail, préférant en rester à une mémoire personnelle silencieuse : “je ne me souviens de rien. Rien de rien...” (p. 38). Ne reste que la parole poétique qui circule par bribes entre les photos et contribue au brouillage constant entre un réel historique qui nécessite une approche lucide et un imaginaire poétique libre de toute contrainte.

■ RADAODY-RALAROSY (RENÉ), ZOVY. 1947. *AU CŒUR DE L'INSURRECTION MALGACHE*. SAINT-MAUR : SÉPIA, 2007, 224 P. - ISBN 978-2-84280-121-2.

Ce court roman publié en avril 2007 vient remplir un vide sur les plans littéraire, historiographique et politique. Longtemps après des auteurs à succès écrivant en malgache, il reprend la tradition du roman historique pour présenter une analyse fine de l'insurrection de 1947, qui secoua l'île durant dix-huit mois et dont les conséquences perdurent de manière plus ou moins refoulée. Alors que les publications scientifiques sur ces événements ne sont pas aussi nombreuses que les essais fortement orientés par une vision idéologique élaborée *a posteriori* par les uns et les autres, ce roman présente, à travers des personnages construits pour représenter les diverses catégories en présence, les visions complexes et contradictoires de cette période. Ce souci de l'analyse sociologique nuancée bouscule naturellement les schématisations jusque-là répandues par la littérature nationaliste et les témoignages des responsables lettrés qui ont régulièrement offert au lectorat français des visions convergentes et simplistes. L'auteur, ancien officier de l'armée malgache formé dans les écoles françaises, vit à Madagascar et entre ici en littérature ; il met en scène des militaires qui rentrent au pays en 1946 après avoir connu les combats sur le front d'Afrique avec les autres troupes coloniales, les réseaux de résistance en France, la propagande communiste durant les longs mois de démobilisation et d'attente. Il prend garde à les montrer différents, issus de régions aux traditions et aux arrière-pensées politiques antagonistes, plus ou moins prompts à entrer dans la clandestinité, la violence ou la revendication nationaliste. Par le récit construit autour de rencontres, de retours en arrière, de débats, il dévoile peu à peu les mentalités de la noblesse de la capitale, des fonctionnaires de province, des éleveurs du Sud, des colons

ou des militaires français, des paysans des forêts de l'Est. Il montre les liens indéfectibles construits entre hommes d'armes durant la guerre, les scrupules des uns, la méfiance des autres, l'esprit de calcul, la naïveté, les préjugés de castes. Il organise tous ces éléments en un roman d'aventure, d'amour, d'analyse psychologique, de fresque sociale où le suspens est entretenu dans une langue sobre, les changements de lieux permettant de suivre en synopsis diverses traques. Si les jeunes poursuivis à travers la forêt par les troupes françaises sont décrits comme des héros, le roman échappe au manichéisme en dévoilant l'évolution de leur perception des événements, en présentant leurs familles et leurs déchirements, en adoptant le point de vue du poursuivant sans le déshumaniser. Roman du dévoilement, cette fiction est le signe que la construction romanesque permet d'introduire très efficacement des éléments historiques solides pour donner une vision nuancée de situations complexes longtemps schématisées qui continuent d'irriguer douloureusement la société malgache contemporaine. Une bibliographie sur cette période, présentée en fin de volume, permettra au lecteur intéressé de compléter ses informations.

■ PAULHAN (JEAN), *LETTRES DE MADAGASCAR, 1907-1910*. ANNOTÉES PAR LAURENCE INK. PARIS : ÉD. CLAIRE PAULHAN, 2007, 534 P. - ISBN 2-91222-25-7.

Jean Paulhan (1884-1968), en tant que directeur de la toute-puissante *Nouvelle Revue française* à partir de 1925, exerça une influence importante dans les milieux lettrés parisiens, où il avait construit sa réputation en partie sur sa connaissance de Madagascar. Il fut aussi, toute sa vie, un infatigable correspondant avec 2300 destinataires entre 1895 et 1968. La correspondance de Madagascar, que réédite sa petite-fille Claire Paulhan, avait déjà paru en partie dans les *Cahiers Jean Paulhan* (Gallimard) en 1982 ; le présent volume reprend les 121 lettres que le jeune homme de 23 ans adressa, entre 1907 et 1910, à sa famille depuis Tananarive où il était professeur de français, de latin et de morale (républicaine et anticléricale) pour les enfants de colons. Ces missives, destinées essentiellement à la mère, et illustrées de cartes et photos insérées par l'auteur, sont annotées par Laurence Ink qui donne une foule d'informations historiques sur les personnages et les situations économiques et politiques évoqués. Enfin, le volume comporte en annexe un très utile inventaire de la bibliothèque de Jean et Frédéric Paulhan (son fils), déposée par leur famille à l'IMEC (Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine) de Caen. Rédigées sur le ton familier du fils unique qui tente d'associer sa mère à sa vie quotidienne, ces lettres font apparaître un jeune homme immergé dans une société coloniale récente (Madagascar n'est colonie française que depuis onze ans quand il arrive), dirigée par une administration aux mains des francs-maçons (le gouverneur général est Victor Augagneur) et

une société malgache marquée par une longue histoire, et notamment par une large influence protestante anglaise. Sans préparatifs, il se montre un observateur des uns et des autres, d'abord dominé par la curiosité puis peu à peu par un certain détachement ("on ne peut avoir une fonction importante et rester tout à fait honnête", p. 321), mêlé de fascination (il aimerait recevoir une "mission de confiance", p. 349). Paulhan, à l'inverse de ses compatriotes au milieu desquels il vit chaque jour, commence à apprendre la langue malgache dès son arrivée et émaille ses lettres de portraits qui accentuent toujours le côté étrange, archaïque, voire ridicule des Malgaches, "ce peuple qui a l'air de venir d'un autre monde" (p. 246). Défilent les domestiques, le vieux pasteur propriétaire, les maîtresses, les silhouettes croisées dans les rues : "Il y a une vieille femme, toute enroulée dans son lamba blanc qui garde sur l'herbe trois gosses nus et les empêche de s'échapper avec une baguette" (p. 242). Les vieillards, dans lesquels il voit l'image d'une société en voie de disparition, semblent les interlocuteurs privilégiés du jeune homme qui se fait anthropologue et parle à "un vieux hova de 95 ans, un type joyeux et énergique, gros", ou à un autre "à la figure couverte de poils, patient et vigoureux ; avec de petits yeux tout à fait faux" (p. 356). Si les traits incisifs ne retiennent que des attitudes, ces descriptions révèlent surtout l'incompréhension de Paulhan, qui d'ailleurs avoue que "les voyages [lui] donnent des préjugés" (p. 224), mais se sent libre de multiplier les interprétations personnelles sur ces gens étranges qui "raisonnent à l'image des proverbes" (p. 286), "n'ont pas le sentiment de la paternité" (p. 143), "aucune idée des questions sociales", non plus que d'"idées morales actives" (p. 191), qui "parlent sans comprendre ce qu'ils disent" (p. 445). Du pays, Paulhan ne décrit que rapidement la Tananarive coloniale et ne semble guère s'intéresser aux rares contrées traversées ("il y a ici très peu d'animaux", p. 400). Paradoxalement, il ne cesse de s'intéresser à la langue de la région de la capitale où il séjourne, l'Imerina centrale. De lettre en lettre, il fait part de ses progrès, de son ambition d'être reçu au Brevet de malgache, de rédiger des articles et une thèse, d'abord sur les proverbes qu'il dit collecter (p. 222) mais dont il avait les recueils dus à ses prédécesseurs (note 2, p. 352), puis, au cours de l'année 1910, sur des poésies brèves qu'il dit avoir "découvertes" (p. 437) : "je ramasse de vieilles chansons, des discours, des « hainteny ». J'ai trouvé des choses intéressantes que personne ici ne connaît" (p. 433). Son ambition semble atteinte lors de son élection à l'Académie malgache, fondée en 1902 par Gallieni (p. 450), où il parle "avec un aplomb exagéré" (p. 478) mais sans entrer en dialogue avec les autres chercheurs car, quand ils sont chrétiens, c'est "se compromettre" (p. 440) dans ce contexte violemment anticlérical. Mais un an avant son départ, il s'exclame : "tout de même ça a été long trois ans" (p. 401). C'est que le jeune homme ne semble entrer en réel dialogue avec personne. On s'étonne de ne trouver dans ces lettres aucune mention des nombreux écrivains, des intellectuels malgaches, norvégiens ou anglais qui travaillent

depuis des décennies sur la même matière que lui et dont quelques ouvrages figurent dans sa bibliothèque. Il aime à se mettre en scène comme “orientaliste” (p. 446), isolé dans une société coloniale dominée par les frivolités des bals et des tournois de pelote basque (où il excelle) et les intrigues idéologiques. Placé sous l'autorité de l'inspecteur Charles Renel, il paraît ignorer l'activité débordante de celui-ci en matière d'écriture, de collecte de contes et de connaissance de la langue. C'est que Paulhan construit déjà une œuvre et une réputation incompatibles avec la reconnaissance des autres : “je serai le premier à étudier, d'une manière scientifique, ce qu'ont été les Malgaches” (p. 492). Sa position dans les milieux parisiens (Charles Renel laisse des œuvres plus nombreuses que lui mais meurt en 1925) l'aidera à conforter, sa vie durant, cette position énoncée dès juin 1908 : “j'ai un peu l'impression que Madagascar est maintenant à moi” (p. 209). Cette correspondance est néanmoins un outil indispensable pour comprendre les motifs et les méthodes qui ont donné naissance à un volume de *hainteny* qui fut publié à Paris en 1913 et qui devint plus tard la référence incontournable de la littérature merina. Signalons que ces *Hainteny merina*, une version bilingue établie par Jean Paulhan, après avoir été réédités à Antananarivo en 1991, viennent d'être repris chez leur premier éditeur parisien, Geuthner, qui propose un fac-similé de la première édition. Plus qu'une chronique de la vie coloniale (les colons, quoique admirés par Paulhan, sont absents) ou une description de Madagascar (Paulhan n'est pas sorti de l'Imerina), ces lettres constituent un témoignage qui permet de comprendre comment circulent ou ne circulent pas les travaux sur une société lointaine et comment le regard colonial peut construire des mythes durables au nom d'une curiosité forgée par des schémas occidentaux datés : “la vie des hovas, les matériaux premiers des idées, animaux, plantes, pays, sont ici si simples que l'on peut suivre dans tous ses détails la vie d'une idée générale” (p. 422).

■ Dominique RANAIVOSON